

— A propos, Double-Croche, qu'as tu fait de Vallia lui demanda son amant ?

— Je ne me souviens plus.

— Celle qui pinçait si bien de la harpe ?

La drôlesse répondit par ces mots horribles pour épater ses amies Minette et Mina :

— J'en ai fait une horizontale pour l'éternité !



LE VIOLON VOILÉ



Pâquerette

VI

LE VIOLON VOILÉ

1

Pourquoi s'appelait-elle Pâquerette ? Parce qu'elle s'appelait Marguerite. Marguerite au théâtre, Pâquerette dans les coulisses. Marguerite était le seul nom du calendrier comme le seul nom de famille qu'on lui eût donné à son baptême. Elle n'avait pas d'état civil, née d'un

père et d'une mère qui s'étaient dérobés après lui avoir donné une nourrice. Brune comme les abîmes, yeux doux et mordants, nez impertinent, trente-deux dents aiguës dans un écrin de pourpre toujours entr'ouvert; trois fossettes, une au menton, deux sur les joues, « sans compter toutes les autres », disait-elle; cheveux en manteau de roi; bras et jambes en fuseaux; mais pourtour et avant-scènes: voilà Pâquerette, avec des séductions sans nombre, un éclat de rire à faire lever le soleil, de l'esprit à la diable, des heures de sentimentalisme après des heures de raillerie, la larme près des cils, le cœur dans la main.

C'est en vain que j'essaye de peindre Pâquerette; il fallait la voir à l'œuvre, sur la scène, dans la coulisse, chez elle ou ailleurs, pour la comprendre un peu, cette étrange et cette capiteuse.

Elle vint me voir un jour, quand elle jouait la comédie au théâtre Beaumarchais. Je ne la connaissais ni des lèvres ni des dents, pour parler comme elle. Elle voulait une lettre de recommandation pour jouer la comédie au Théâtre-Français, sous prétexte qu'elle était

aussi maigre que Rachel et Sarah. Je lui dis. « Va donc, petite Cigale ! ne joue pas ainsi à l'Iphigénie, ne te fais pas sacrifier sur cet autel antique, cours les théâtres d'occasion, tu y trouveras des aventures et tu y deviendras peut-être une Granier ou une Judic.

Elle s'était mise au piano pour jouer une valse de Métra, sur laquelle elle avait ajusté des paroles de toquée, mais très valsantes.

Le hasard, qui fait bien les choses, avait amené ce matin-là chez moi un tout jeune musicien avec qui je jouais du violon en duo, pour me rappeler mes vingt ans. Il se nommait Wilfrid Bouquet; il avait passé quelques mois par le Conservatoire, tombant de l'orchestre du théâtre dans l'orchestre du café-concert; il jouait à merveille Glück et Gounod dans ses entr'actes, il aimait tour à tour Hérold et Massenet, ne trouvant pas que l'un fût trop démodé et l'autre trop à la mode.

Voyant Pâquerette en ses ondulations forcées sur le piano, il courut décrocher mon violon pour accompagner cette folle qui s'enivrait de musique comme de vin de Champagne. Elle

trouva cela bien naturel et le remercia par quelques-unes de ces œillades terribles qui inquiétaient les cœurs.

Quand elle fut au bout de sa fantaisie, elle demanda à Bouquet s'il était musicien :

— Comme tout le monde. Mieux que tout le monde !

Un peu plus, ils allaient passer la matinée à ce jeu, mais j'y mis bon ordre.

— Mes enfants, allons-nous-en chacun à notre gagne-pain.

Pâquerette vint à moi et me dit tout bas :

— Il est bien gentil, votre ami.

— N'est-ce pas ? N'allez pas mettre la main sur lui, car il serait perdu. C'est une âme tendre et candide ; vous ne feriez qu'une bouchée de son cœur, petite malheureuse que vous êtes.

— Allons donc ! je suis un agneau. Si je n'avais une vertu à tout casser, je me laisserais égorger tous les soirs pendant et après la représentation.

— C'est égal, je ne veux pas vous le confier. Elle se retourna vers Bouquet.

— Monsieur, lui dit-elle, puisqu'on nous

met à la porte, voulez-vous m'offrir votre bras ?

Je voulais les séparer, mais il était trop tard, ils se seraient retrouvés au coin de la rue.

Le ciel menaçait d'une averse.

— Comme ça se trouve, dit-elle ; le petit violon a un parapluie.

— Oh ! dit-il en souriant, j'ai encore de quoi vous offrir un fiacre.

Parapluie ou fiacre, ce fut leur premier voyage de fiançailles. Que Dieu les conduise ! dis-je en allumant une cigarette.

II

Quelques jours après cette rencontre inattendue, j'allai au théâtre Beaumarchais, où l'on représentait un drame à fracas d'un autre de mes amis.

Je ne fus pas trop surpris de reconnaître Bouquet sous l'habit d'un seigneur de la cour de Charles VII, amoureux de Pâquerette, qui jouait le rôle d'Agnès Sorel.

— Comment, vous voilà comédien ?

— Il le fallait bien. Agnès Sorel a toujours besoin de mon parapluie, et il pleut tous les jours.

Le bonheur rayonnait sur son front comme sur celui de Pâquerette, qui s'approcha de nous.

— A la bonne heure, dis-je ; j'aime à croire que vous avez fait publier vos bans ?

Les amoureux prirent un air de gravité.

— Nous n'y pensions pas d'abord, dit Bouquet, mais nous nous aimons tant, que nous sommes décidés à nous marier.

— Après les noces ?

— Vous êtes trop curieux, dit Pâquerette ; mais vous saurez que je suis arrivée à lui digne de porter la couronne d'oranger.

— C'est incroyable, mais je vous crois.

On allait entrer en scène.

— Mon ami, dis-je à Bouquet, tout cela est fort beau ; mais puisque vous êtes si heureux, ne vous mariez pas.

— Oh ! je l'aime tant, que je veux lui sacrifier ma vie !

— Pendant six mois, c'est bien ; mais après ? Rappelez-vous les mariages de théâtre.

— Oh ! vous ne connaissez pas Pâquerette !

— Oui, c'est un ange ; mais les anges ne se marient pas, même dans le ciel.

Je ne sais pas pourquoi on donne encore des conseils : le lendemain, les fiancés vinrent chez moi pour m'annoncer le jour de leur mariage et me prier d'être un de leurs témoins.

— Jamais ! m'écriai-je ; je ne veux pas être témoin de ces choses-là ; d'ailleurs, je porte malheur ; j'ai été témoin de Roger de Beauvoir, d'Hector de Callias et d'Olivier Métra. Vous savez l'histoire de ces hyménées.

— Eh bien ! si vous ne voulez pas être un de nos témoins, vous serez au moins un de nos convives ?

Je ne pouvais pas refuser ; j'allai même à la messe pour voir cette mariée de théâtre, qui me parut un peu trop noire même sous son voile blanc ; le soir, au dîner, elle fut charmante, gentille à croquer pour son mari, pleine de charme et d'agrément avec tout le monde.

— Après tout, me dis-je, en les quittant, il n'est pas impossible qu'ils ne soient heureux.

Cependant j'avais beau chercher dans mes

souvenirs l'histoire des mariages de théâtre, je ne pouvais rebâtir la chaumière de Philémon et Baucis.

III

Trois ou quatre mois après, à la mi-juillet, j'allais au Havre prendre les bains de mer. Après la mer, la vraie distraction, c'est encore le théâtre. J'aime les cabotins de province ; il y a toujours parmi eux des originalités, des talents en germe, des figures imprévues. A la table d'hôte de Frascati, on parla d'une représentation extraordinaire où devait débiter M^{me} Marguerite Bouquet, « des théâtres de Paris ».

— Il paraît qu'elle est fort jolie, dit l'un.

— Oui, dit l'autre ; mais il ne faut pas s'y risquer, car son mari est chef d'orchestre et il a toujours son archet suspendu sur les amoureux de sa femme. On dit d'ailleurs que c'est une vertu.

— Voilà qui est invraisemblable, dit celui-ci.

— Pourquoi pas, dit celui-là, le théâtre étant l'école des mœurs.

Je ne me fis pas prier pour aller le soir à la représentation extraordinaire. On donnait deux actes des *Contes de la Reine de Navarre*. Marguerite joua le rôle de Madeleine Brohan avec beaucoup de grâce et de brio ; mais, par malheur, elle était condamnée à chanter ensuite je ne sais plus quel rôle, dans une opérette, — et elle avait perdu sa voix dans la prose de M. Scribe ; — aussi l'on n'entendit que des notes dépareillées. Heureusement que son mari était chef d'orchestre ; elle lui criait sans cesse :

— Fais donc chanter les violons pour couvrir ma voix.

Le pauvre chef d'orchestre se démenait comme un diable dans un bénitier. Tout à coup, Pâquerette m'aperçut ; c'était vers la fin, elle me fit signe d'aller dans sa loge. J'y allai de bien bon cœur ; je lui fis mes compliments d'être une si belle reine de Navarre.

— Oui, dit-elle, je crois que je suis Basque, et je comprends bien Marguerite ; mais je suis :